

4

LE RETOUR D'UN FILS,

OU

LES SURPRISES ;

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE ,

MÉLÉE DE VAUDEVILLES ,

PAR M. RADET :

*Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre
du Vaudeville, le 16 Janvier 1813.*

PRIX, 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

Chez M.^{me} MASSON, Libraire-Editeur de Pièces de
Théâtre, rue de l'Echelle, N.^o 10.

De l'Imprimerie de Mine V.^e DUMINIL-LESUEUR,
rue de la Harpe, N.^o 78.

PERSONNAGES. ACTEURS.

ARMAND, riche et ancien négociant, retiré à la campagne, près Paris.	M. ST-LÉGER.
FÉLIX ARMAND, son neveu, sous le nom de Raymon.	M. HENRY.
ERNEST, autre neveu d'Armand.	GUENÉE.
M. ^{me} DERVAL, mère d'Ernest et de Félix, et belle-sœur d'Armand.	M. ^{me} BODIN.
HENRIETTE, fille de madame Derval.	M. ^{lle} DESMARES.
JUSTINE, femme de chambre d'Henriette.	M. ^{lle} MINETTE.
BASTIEN, jardinier de la maison.	M. JOLI.
UN HUISSIER.	M. JUSTIN.
La mère SIMONE.	M. ^{me} DUCHAUME.
LE MAIRE de l'endroit.	M. LECOMTE.
<i>Paysans de tout âge et de tout sexe.</i>	

La Scène est à la Campagne.

LE RETOUR D'UN FILS.

Le Théâtre représente un Jardin; au fond et en face du spectateur, une Maison bourgeoise, simple, mais jolie : un Perron élevé de quelques marches, et une Porte praticable.

SCÈNE PREMIÈRE.

BASTIEN, seul.

(Il est occupé à ranger et à arroser des caisses d'orangers et de grenadiers, devant la maison.

AIR : *L'autre jour en voulant danser.*

L'un de ces jours le gros Simon,
Farlarira don don,
Fit la rencontre d'la p'tite, oh ! oh ! d'la p'tite ah ! ah !
D'la p'tite Suzon ;
Farlarira don daine,
Farlarira don don.

Fit la rencontre d'la p'tite Suzon,
Farlarira don don :
Elle dormait sur le, oh ! oh ! sur le ah ! ah !
Sur le gazon ;
Farlarira don daine,
Farlarira don don.

Elle dormait sur le gazon,
Farlarira don don ;
Il la tira par son, oh ! oh ! par son ah ! ah !
Par son jupon
Farlarira don daine,
Farlarira don don.

Dieu merci, v'la toutes mes nouvelles caisses rangées et arrosées. Dame aussi, je me suis levé d'assez bonne heure pour ça : j'sis ben sur que tout le monde dormait encore dans la maison, et c'est juste.

AIR : *Vaudeville de Frosine.*

Dormir long-temps, c'est le destin
D'un opulent propriétaire ;

Etre au jardin de grand matin,
 D'un bon jardinier c'est l'affaire :
 Moi, sans me plaindre de mon sort,
 J'dirai toujours, vaille que vaille,
 Mieux vaut être celui qui dort,
 Que celui qui travaille. (bis.)

Eh ben ! qu'est-ce que je dis donc ?..... C'est une réflexion de paresseux, ça.

SCÈNE II.

BASTIEN, LA MÈRE SIMONE.

BASTIEN.

Ah ! vous v'ad éjà, ma mère ?

LA MÈRE SIMONE.

Pardine ! j'apporte mon bouquet à madame Derval pour sa fête ; j'lai remis à mam'selle Justine, qui m'a dit d'lattendre au jardin.

BASTIEN.

Fallait donner vot' bouquet vous-même.

LA MÈRE SIMONE.

J'nai pas osé : nous ne sommes pas riches, et on pourrait croire qu'j'ai voulu m'faire payer d'mon bouquet.

BASTIEN.

Fi donc ! tout le monde ici sait ben qu'madame Derval est bonne et généreuse ; mais c'n'est pas une raison pour qu'on n'l'y fasse pas une politesse.

LA MÈRE SIMONE.

J'sis ben aise de ce que tu me dis-là, mon p'tit Bastien, et ça me fait voir que t'es toujours content d'ta condition.

BASTIEN.

Ma fine, ouï ; et j'dis que l'jardin ne se trouve pas mal de m'avoir. Ansei, quand M. Armand est arrivé hier, fallait voir comme il était content ! I m'la ben dit, en face d'moi-même.

LA MÈRE SIMONE.

I paraît que vous avez ben du monde aujourd'hui ?

BASTIEN.

Tant que la petite maison en peut contenir : d'abord, madame Derval et M. Ernest, son fils, qui sont ici depuis trois semaines ; et puis, M. Armand, not' maître, qui a amené hier mademoiselle Henriette, sa fille, avec un jeune sculpteur, son ami, qu'on appelle M. Raymon : c'est ça un genti garçon.... Je n'le connais qu'd'hier ; mais si ce que je m'doute est vrai....

LA MÈRE SIMONE.

C'est sûrement l'amoureux de mademoiselle Henriette ?

BASTIEN.

Eh non, puisqu'elle va épouser M. Ernest.

LA MÈRE SIMONE.

Le fils de Madame ?

BASTIEN.

Apparemment. Il s'ra riche ; et puis, il fera joliment son chemin. Il est déjà clerc de procureur chez un notaire ; avec ça, qu'on dit qu'i va avoir une place de finance.

LA MÈRE SIMONE.

Diantre !

BASTIEN.

La noce se fera dans le pays.... Mais v'la mademoiselle Justine.

LA MÈRE SIMONE.

Elle me rapporte mon bouquet.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE.

Eh ! mon Dieu oui, mère Simone ; je n'ai pas osé le présenter à Madame, parce que je venais de lui entendre dire qu'elle ne voulait pas absolument qu'on célébrât sa fête : elle prétend que ce jour lui rappelle une trop fâcheuse époque ; la naissance d'un mauvais sujet de fils.

LA MÈRE SIMONE.

Mauvais sujet ! c'est bentôt dit ; mais moi, que j'som-

mes sa seconde mère, puisque je l'ons nourri, je ne saurions croire ça.

JUSTINE.

Vous l'avez connu mieux que personne : je serais bien aise de savoir de vous....

BASTIEN.

Son histoire ? pardi, ma mère ne demande pas mieux ; elle me l'a contée, pus de cent fois. C'était mon frère de lait, et j'nous aimions...

JUSTINE.

Laisse donc parler ta mère.

BASTIEN.

C'est juste.

LA MÈRE SIMONE, *regardant autour d'elle.*

Personne ne peut nous entendre.

JUSTINE.

Non, non ; Madame n'est pas encore levée, son fils est à la pêche, le sculpteur est à la chasse, et M. Armand à sa ferme.

BASTIEN.

Oui, avec ses merlinos.

LA MÈRE SIMONE.

Vous saurez donc que madame Derval avait épousé en première noce le frère du maître de c'te maison, M. Antoine Armand, architecte qui, par suite de mauvaises affaires, perdit tout sa fortune et mourut de chagrin, ne laissant à sa veuve que des dettes et un fils de sept ans ; ce Félix que j'ai nourri, et que j'aimais comme mon petit Bastien.

BASTIEN.

Ah ! dame aussi, fallait voir c't'enfant là !

LA MÈRE SIMONE.

AIR : *J'ai sans y songer.*

Il était joli,

Et si genti

De caractère !

Vif et plein d'ardeur,

Toujours de bonne humeur.

BASTIEN.

Et chacun disait,
Et répétait,
Ains qu'ma mère,
Que mon frèr' de lait
Était tout mon portrait.

JUSTINE.

Et ce fils ?

LA MÈRE SIMONE.

Comme Madame était encore jeune et assez agréable, on la détermina à se remarier, deux ans après, avec Moussieu Derval, faiseur d'affaires, qui commençait son métier.

BASTIEN.

L'architecte s'était ruiné, l'homme d'affaires fit de bonnes affaires.

LA MÈRE SIMONE.

Ce second mari là était un homme dur et brutal, il maltraitait toujours le petit Félix, l'battait même, et la mère ne s'y opposait guère, parce qu'elle le trouvait impatient, turbulent, indocile....

BASTIEN.

C'est faux. Quand nous jouions ensemble, c'était moi qui le taquinais, et i m'cédaient toujours.

LA MÈRE SIMONE.

Si ben qu'un jour que l'beau-père voulait l'battre comme de coutume, ma foi, l'enfant s'défendit, lui flanqua un bâton à travers les jambes....

BASTIEN.

Vlan, attrappe ça.

LA MÈRE SIMONE.

Et puis sortant d'la maison, i's'mit à courir de toutes ses forces, et ne reparut plus du depuis.

JUSTINE.

Et on n'a fait aucunes démarches pour en savoir des nouvelles ?

LA MÈRE SIMONE.

J'crois ben qu'si : mais madame Derval était d'venue mère d'un second fils, qu'elle nourrissait elle-même,

M. Ernest ; ah dame ! celui-là , c'était son Benjamin , son bijou , et l'pauvre petit Félix fut oublié.

JUSTINE.

Et depuis tout ce temps , on n'en a rien appris ?

LA MÈRE SIMONE.

M. Armand , son oncle , était ben loin d'Paris pour son commerce ; le mari de Madame fit les perquisitions , et , au bout de quelque temps , il dit que Félix était mort en pays étranger.

BASTIEN.

Ah ! ça , mademoiselle Justine , n'allez pas répéter c'que ma mère vient de vous dire.

JUSTINE.

N'ayez pas peur , mère Simone.

LA MÈRE SIMONE.

C'est que je n'vous l'ai dit qu'à c'te condition là.

AIR : *Du ballet des Pierrots.*

On prétend que j'ais babil'arde ,
 Eh ! ben t'nez , j'en conviens tout bas ,
 J'aime à parler de c'qui me r'garde ,
 Et même de c'qui n'me r'garde pas :
 Mais j'ai beau jaser à la ronde ,
 On n'doit rien craindre d'mon caquet ,
 Car ce que j'dis à tout le monde ,
 Je n le dis jamais qu'en secret.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

BASTIEN, JUSTINE.

JUSTINE.

Voilà ce qui s'appelle une bonne précaution.

BASTIEN.

Oh ! ma mère songe à tout ; quoiqu'ça , j'vois ben qu'elle n'est pas contente d'n'avoir pas donné son bouquet ; mais pisque Madame n'veut pas qu'on songe à sa fête....

JUSTINE.

Oh ! non , du tout.

BASTIEN.

Pourtant , li a ici quéqu'un qui s'en occupe.

JUSTINE.

Bah ! qu'à donc ?

BASTIEN, montrant à Justine les caisses.

Vous voyez ben ça ?

JUSTINE.

Ah ! ah ! voilà du nouveau.

BASTIEN.

Ce nouveau là vient du jeune sculpteur, qui a fait venir de Paris toutes ces caisses, et qui m'a chargé de les placer ce matin sous les fenêtres de Madame, et d'lui dire que ça venait de son fils Ernest ; et pour ce p'tit mensonge là, i m'a donné un beau louis d'or que v'la.

JUSTINE.

Eh ! bien, il m'a fait cadeau de cette bague pour dire à Madame qu'un beau schals, que j'ai placé sur sa toilette, est un présent que son fils lui fait en secret.

BASTIEN.

Tandis que l' fils n'a pas seulement l'air de s' douter que c'est la fête d' sa mère ?

JUSTINE.

Oh ! mon dieu, non : mais M. Raymon a fait, au nom de M. Ernest, des vers charmans que j'ai joints au schals.

BASTIEN.

Que Madame croira être un présent de son fils.

JUSTINE.

Précisément.

BASTIEN.

J'espère que madame Derval sera joliment surprise.

JUSTINE.

Je ne devine pas pourquoi le jeune Sculpteur fait tous ces présens à Madame.

BASTIEN.

Moi, ça me confirme dans mon idée.

JUSTINE.

Eh ! quelle est ton idée ?

BASTIEN.

Que le Sculpteur est amoureux d' Madame.

JUSTINE.

Quelle folie !

BASTIEN.

Avez-vous vu comme il l'a embrassée, hier, en arrivant ?

JUSTINE.

C'est vrai.

BASTIEN.

Madame en était toute honteuse : et avec quels yeux il la regardait !

JUSTINE.

Mais la différence d'âge et de fortune.

BASTIEN.

C'est égal : la femme ferait la fortune du jeune homme ; l'jeune homme ferait l'honneur de la femme, ça serait un mariage de raison.

JUSTINE.

Aussi ridicules que beaucoup d'autres qu'on nomme ainsi :

AIR :

On se choisit suivant son goût,
Suivant son goût on se décide,
Et l'on va répétant partout
Qu'on a pris la raison pour guide.
Pour moi, je le dis sans façon ;
Souvent, quoique l'on en publie,
Ces mariages de raison
Sont arrangés par la folie.

BASTIEN.

Ma fine, moi, j'voudrais voir celui-ci ; ça ferait deux nocés dans le village ; et puis vous n'auriez qu'à vous marier aussi, ça ferait trois nocés.... Ah ! jarni, queu plaisir de voir ça !

JUSTINE.

Eh ! bon Dieu ! quel amour de nocés !

BASTIEN.

Oh ! ça, oui ; je n'vivrais que d'nocés.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Jarni ! c'est un plaisir extrême
D'aller à la noce souvent ;
Et p'têtr' qu'en me mariant moi-même,
Je n'me trouverais pas si content.

An tapage des violonistes,
Qui s'expriment à qui mieux mieux ;
Que'qu'fois les mariés sont ben tristes, } bis.
Les amis sont toujours joyeux.

JUSTINE, voyant venir Henriette.
J'aperçois Henriette, laissez-nous.

BASTIEN.

Oni, Mam'selle... Ah! dites donc, je vous en prie,
tâchez qu'il y ait trois noces.

JUSTINE.

Mais, va-t-en donc.

BASTIEN.

Li aura trois noces, n'est-ce pas? (à Henriette.) —
Voyez-vous, Mam'selle, ces belles caisses, ces belles
fleurs.... Mademoiselle Justine vous dira.... c'que ça veut
dire.

(Chantant en s'en allant.)

Que'q'fois les mariés sont b'en tristes,
Les amis sont toujours joyeux.

(Il sort.)

SCÈNE V.

JUSTINE, HENRIETTE.

JUSTINE.

Est-il assez fou, ce Bastien? — Vous voyez que M.
Ernest veut célébrer la fête de sa mère.

HENRIETTE.

Ernest! je ne le croyais pas susceptible d'attentions
aussi délicates, même pour sa mère.

JUSTINE.

Effectivement, ce que nous voyons aujourd'hui est en
opposition avec son indolence et son peu de désir de
plaire.

HENRIETTE.

Depuis notre arrivée, je lui trouve encore l'air plus
soucieux et plus maussade.

JUSTINE.

Heureuses dispositions de mariage.

HENRIETTE.

AIR : *Ce souvenir fait plaisir.*

Entre mon père et ma tante,
Cet hymen fut projeté ;
Insensible , indifférente ,
Moi , je n'ai rien objecté ;
Mais je crois que si mon père
Me consultait aujourd'hui ,
Moins timide et plus sincère ;
Je choisirais mieux que lui.
Oui , je crois qu'aujourd'hui
Je choisirais mieux que lui.

JUSTINE.

Le jeune Sculpteur , peut-être...

HENRIETTE.

Convien's , Justine , qu'il est bien aimable.

JUSTINE.

C'est vrai. Notre petit voyage a été charmant , et il a fait tous les frais de la conversation.

HENRIETTE.

Son entretien est si vif , si enjoué !

JUSTINE.

Quel dommage que ce jeune homme ne soit pas riche !

HENRIETTE.

Il a bien du talent.

JUSTINE.

Votre père vous a promise à votre cousin Ernest ; et vous savez combien il est esclave de sa parole.

HENRIETTE.

Je ne le sais que trop.

JUSTINE.

Mais , écoutez donc , Mademoiselle ; si vous n'aimez pas M. Ernest , il faut parler à votre père , lui ouvrir votre cœur ; d'ailleurs , on peut l'éclairer sur les qualités de son gendre futur.

HENRIETTE.

Comment ! que veux-tu dire ?

JUSTINE.

Que M. Ernest ne jouit pas d'une très-bonne réputation.

HENRIETTE.

Vraiment ! ah ! dis-moi bien vite ce que tu sais.

JUSTINE.

D'abord, on dit qu'il est très-dissipé, qu'il joue souvent, et qu'il a des dettes.

HENRIETTE.

Ah ! s'il était possible de prouver cela à mon père....

JUSTINE.

Prouver, ce serait difficile ; car ce ne sont-là que des on dit ; mais je crois qu'il y a du vrai ; car hier en arrivant, je lui remis une lettre qu'on m'avait dit être importante et très-pressée : la lecture de cette lettre parut l'inquiéter, et lui donna cet air pensif et soucieux, que vous avez remarqué vous-même.

HENRIETTE.

Tu crois ?

JUSTINE.

Si c'était....

HENRIETTE.

Paix, voici mon père.

(Elles se tiennent à l'écart se parlant bas.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ARMAND, *entrant en rêvant.*

ARMAND, *à part.*

(*Sans voir Henriette ni Justine.*)

J'ai voulu que mon neveu ne se fit connaître de sa mère qu'au moment de la signature du contrat de mariage de ma fille. Je suis curieux de voir si l'instinct de la nature, ce sentiment involontaire et entraînant, placera dans le cœur de la mère en faveur de ce fils oublié depuis si long-temps.... Mais j'aurai bien de la peine à le contenir.... Il est si impatient, si pressé....

JUSTINE, *à Henriette.*

Si vous voulez, moi, je vais lui dire....

ARMAND.

Ah ! te voilà, ma fille (*embrassant Henriette.*)

HENRIETTE.

Bon jour, mon père, comment avez-vous passé la nuit ?

ARMAND.

A merveille.

JUSTINE.

Eh Monsieur était levé à cinq heures.

ARMAND.

Oui ; j'ai déjà vu mes défrichemens, mes ouvriers que ma présence encourage et fait travailler plus gaiement.

HENRIETTE.

Mais, mon père, en vous retirant à la campagne, il me semble que vous deviez vous reposer et jouir tranquillement du fruit de vos économies.

ARMAND.

Les faire tourner au profit de l'agriculture, c'est la plus agréable manière d'en jouir.

AIR : *Du Geolier d'Adolphe et Clara.*

Avec du zèle et du talent ;
Mais né dans la classe commune,
En spéculant,
En calculant,
J'ai fait ma petite fortune ;
Quittant la ville pour les champs,
Laisant le comptoir et la bourse,
J'occupe ici de bonnes gens ;
L'argent que j'ai, je le répands,
C'est le ramener à sa source.

HENRIETTE.

Mon père veut être aimé de tous ceux qui l'entourent.

ARMAND.

Mais, oui, je tiens assez à ce plaisir là, et à ceux de tous les jours, la paix du cœur, la santé, l'exercice.

JUSTINE.

Pour un homme bien riche, voilà des goûts bien simples.

HENRIETTE.

N'est-ce pas là ce qui fait le charme de la vie ?

ARMAND.

Oui, à mon âge ; mais au tien, ma fille, on veut d'au-

tres jouissances ; les fêtes , le bruit , le tumulte , les plaisirs de la ville... Tu trouveras tout cela dans l'hymen que tu vas contracter : Ernest , ton cousin , sans être un génie très-brillant , a des connaissances , l'intelligence des affaires , ce qui annonce l'esprit d'en faire de bonnes , et de bien employer ses capitaux.

HENRIETTE.

Eh ! mon père , vous m'avez dit tant de fois....

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

Il n'a rien d'assuré , celui
Qui fait le commerce ou la banque ,
Son sort est dans la main d'autrui :
Riche aujourd'hui , demain il manque.
L'artiste , c'est bien différent :
Sa fortune , c'est son mérite ,
Et riche de son seul talent ,
Il ne fera jamais faillite.

ARMAND , *à part.*

Ah ! ah ! singulière réflexion ! (*Haut*). Ma fille , avec de la prudence et de la modération dans ses vues , Ernest évitera les catastrophes communes , et je crois qu'il sera un excellent mari. Sa mère me sollicite , depuis plus d'un an , pour conclure ce mariage , et je lui ai donné ma parole : tu es pour son fils un excellent parti ; j'ai vu que tu n'avais aucune répugnance pour lui , et j'espère que cet hymen te rendra heureuse.

HENRIETTE.

J'ai pu témoigner quelque amitié à mon cousin ; mais lorsqu'il s'agit d'un mari.... Si mon père eût daigné me consulter....

ARMAND.

Comment ! quelle objection raisonnable pourriez-vous faire ? D'ailleurs il ne serait plus temps.

JUSTINE.

Si pourtant M. Ernest n'avait pas toutes les qualités qu'on lui croit , ou plutôt , s'il avait des défauts qu'on ne lui croit pas.

ARMAND.

Manvaise supposition , mademoiselle Justine , et tout-à-

fait déplacée : mais je n'ai encore vu ce ténor ici Raymon ni Ernest ; sans doute ils sont à la chasse.

JUSTINE.

M. Raymon, oui ; mais M. Ernest est à la pêche.

ARMAND.

Raymon veut se signaler à la chasse : il se faisait un plaisir de venir passer quelques jours dans cette campagne. Sa gaieté, pendant votre voyage, a dû vous le prouver.

JUSTINE.

On dit que ce jeune homme est déjà un artiste distingué ?

ARMAND.

Oui, et d'autant plus estimable qu'il est son propre ouvrage.

HENRIETTE.

Il a donc perdu ses parens bien jeune ?

ARMAND.

Oui.... Raymon, à peine âgé de dix-huit ans, abandonné, manquant de tout, était prêt à mourir de faim et de misère, lorsqu'un de nos plus célèbres Statuaires le rencontra pleurant dans une rue de Paris : la figure de cet enfant l'intéressa : il le prit avec lui ; et le voyant toujours crayonnant ou modelant avec ses petits doigts, cherchant à imiter tout ce qu'il voyait, il lui donna des leçons, et, au bout de quelque temps, l'emmena à Rome. Raymon y est resté douze ans, et il en revient avec un talent qui, sans doute, ne tardera pas à le faire connaître et à lui donner une grande réputation.

HENRIETTE.

Ah ! mon père, combien ce que vous m'apprenez de M. Raymon le rend estimable à mes yeux !

JUSTINE.

Il ne manque à ce jeune homme qu'une fortune honnête qui lui laisse la faculté de ne travailler que pour la gloire.

HENRIETTE.

Ce que dit Justine est fort raisonnable.

ARMAND, à part.

Ma fille y prend un intérêt bien vif !

HENRIETTE.

AIR : *Quand nous offrirons la peinture.*

Ah ! que je plains un malheureux artiste ,

S'il est forcé , pour subsister ,

De travailler toujours à l'improvisate ,

Sans jamais pouvoir méditer !

Par le besoin , sa verve refroidie ,

Bientôt s'affaiblit , s'engourdit ;

Et l'indigence étouffe le génie

Qu'un peu d'aisance eût fait mettre à profit.

bis.

ARMAND.

Oh ! Raymon a gagné beaucoup d'argent en Italie , et il se trouve en état d'étudier encore , en attendant quelque grand ouvrage qui puisse lui assurer un succès marquant.

HENRIETTE.

Ah ! je désire bien qu'il en ait l'occasion.

ARMAND.

Il la trouvera , mais avec le temps ; il n'y a guère que quinze jours qu'il est à Paris , et....

(*On entend chanter.*)

JUSTINE.

Voici ces Messieurs.

SCÈNE VII.

LES MÊMES , RAYMON , ERNEST ; ensuite BASFIEN

RAYMON , gaiment et fredonnant *dn air de chasse.*

Bon jour , mon ami (*à Henriette qu'il salue*) ; Mademoiselle veut-elle bien agréer l'hommage de mon respect ?

HENRIETTE , saluant.

Monsieur....

ERNEST , d'un ton *doucereux.*

Salut , cher oncle.... Très-humble serviteur à la très-aimable cousine.

ARMAND.

Eh bien ! Messieurs , la chasse , la pêche ?

ERNEST , montrant une petite poche de toile.

Vous voyez , une légère friture : (*à part*) je crois que la lettre d'hier m'a porté malheur.

JUSTINE , touchant la poche.

Tout cela ?

ERNEST.

Le gros poisson n'a pas voulu mordre.

ARMAND.

Il est plus malin que toi.

ERNEST, à part.

Quel embarras, si l'on vient réclamer ici cette maudite lettre de change !

ARMAND.

A ce que je vois, le chasseur a été plus heureux.

RAYMON.

Ma foi, mon ami, je vous demande pardon ; mon carnier est plein.

ARMAND,

Tant mieux, morbleu ! autant d'ennemis de moins pour nos récoltes. (*il appelle*) Bastien ?

BASTIEN, qui travaillait au fond du jardin.

Monsieur !

ARMAND.

Débarrasse-le de son carnier.

RAYMON, le lui donnant.

Volontiers....

BASTIEN, prenant ce carnier.

Ah ! que c'est lourd !

ERNEST, lui donnant aussi son filet.

Prends aussi cela.

BASTIEN.

Ah ! que c'est léger ! (*Il s'en va.*)

HENRIETTE.

Vous devez être bien fatigué, M. Raymon ?

RAYMON.

Fort peu, je vous assure.

JUSTINE, à Ernest.

Vous avez bien dû vous ennuyer ?

ERNEST.

Non.

ARMAND.

Est-ce qu'un pêcheur s'ennuie ? est-ce qu'un chasseur se fatigue ?

ERNEST, apercevant les fleurs.

Ah ! bon Dieu ! que de fleurs !

HENRIETTE.

Vous faites l'étonné?

ARMAND.

Effectivement, voilà des caisses magnifiques.

JUSTINE.

N'est-ce pas pour célébrer la fête de Madame votre mère ?

ERNEST.

La fête ?.... (à part) morbleu ! je l'avais oubliée.

ARMAND, à Ernest.

Eh bien ! te voilà tout interdit ?

ERNEST.

Mon oncle, c'est que....

RAYMON.

C'est que Monsieur veut garder l'*incognito*.

ARMAND.

A quoi bon ?

RAYMON.

C'est un plaisir qui vaut son prix.

ARMAND.

Un fils doit être glorieux de remplir un pareil devoir.

RAYMON.

Ah ! oui, sans doute.

AIR : *Quoi ! douce France, c'est une extravagance !*

Heureux qui peut rendre un public hommage

A celle dont il tient le jour !

Sans se contraindre, il parle le langage

Et du respect et de l'amour. (bis.)

Heureux aussi qui, de fêter sa mère,

Eu secret goûte le bonheur !

Il en jouit dans l'ombre du mystère,

Et ses plaisirs sont dans son cœur. (bis.)

ARMAND, à Ernest.

Ah ! tu n'as pas voulu nous mettre dans le secret.

ERNEST, avec embarras.

Mon oncle....

ARMAND.

Du mystère ! à la bonne heure.

ERNEST, à part.

Je n'y conçois rien.

JUSTINE, à part.

Le jeune homme est un peu embarrassé.

RAYMON, bas à Justine.

Ne me trahis pas.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, madame DERVAL, venant avec Bastien.

BASTIEN.

Venez, venez, Madame, voir les beaux grenadiers, les beaux orangers....

Madame DERVAL.

Mon fils, je ne puis exprimer le plaisir que me causent des attentions si délicates.

ERNEST, embarrassé.

Ma mère....

Madame ERNEST.

Ah ! mon frère, tout en m'éveillant, Ernest m'a causé la plus aimable surprise....

ARMAND.

Vraiment ?

Madame DERVAL.

Justine m'a remis, de sa part, un présent magnifique...

ERNEST, à part.

Un présent !

Madame DERVAL.

Et des vers charmans.

ERNEST, à part.

Des vers !

ARMAND.

Oui dà.

Madame DERVAL.

Ce bon Ernest !

ERNEST, très-embarrassé.

Ma mère, croyez que la tendresse, le respect...., l'ivresse du sentiment....

ARMAND.

Laisse-là tes grandes phrases. Embrasse ta mère de bon cœur ; cela vaut mieux que le plus beau compliment.

Madame DERVAL.

Viens, mon fils !

ERNEST, *l'embrassant froidement.*

Ma mère, je vous souhaite une bonne fête.

RAYMON, *avec chaleur.*

Ah ! Madame, que je vous la souhaite aussi et de tout mon cœur. *(Il l'embrasse avec transport et à plusieurs reprises).*

JUSTINE, *bas à Bastien.*

Mais, comme il l'embrasse donc !

BASTIEN.

Hem ! qu'est-ce que je vous ait dit ?

Madame DERVAL, *avec un peu d'embarras.*

Monsieur... *(à part et très-énue)* il a des manières si vives, si franches... j'en éprouve malgré moi une émotion....

ARMAND.

Bon ! vous inspirerait-il là quelques tendres sentimens ?

Madame DERVAL.

Ah ! mon frère....

ARMAND.

Ma foi, je le voudrais *(bas à Raymon)*. Songe à te contraindre.

RAYMON, *avec la plus vive expression.*

Ah ! Madame....

AIR : *Tout sera bientôt débité.*

Pardonnez à l'empressement
Qu'imprudemment j'ai fait paraître ;
Mais de ce premier mouvement
Mon cœur n'a pas été le maître.
En voyant avec quelle ardeur
Un fils vous fête et vous révere,
J'ai cru, partageant son bonheur,
Embrasser une tendre mère. } *bis.*

ARMAND.

Il se croyait en situation.

HENRIETTE.

Si M. Raymon avait sa mère, je suis sûre qu'il la rendrait bien heureuse.

RAYMON, *vivement.*

Ah ! si cela dépendait de lui....

Madame DERVAL, *à Ernest.*

Il faut pourtant que je vous gronde, mon fils ; passe encore pour des fleurs ; mais ce schals, d'un prix....

ERNEST, *à part.*

Un schals!....

Madame DERVAL.

Je suis sûre qu'il vaut au moins soixante louis ; et vous conviendrez que c'est de la folie.

BASTIEN, *à part.*

Cette folie là ne le ruinera pas.

ERNEST, *à part.*

Ce sont des cadeaux du cher oncle.

Madame DERVAL, *d'un ton doux.*

Mon fils, mon cher Ernest, avec une bien moindre somme, nous aurions pu venir au secours de bien des malheureux, et j'aurais préféré ce plaisir....

RAYMON, *vivement.*

Votre fils, j'en suis sûr, saura aussi vous seconder dans ce généreux dessein.

Madame DERVAL.

Le voilà enfin persuadé de ce que je lui ai dit tant de fois. Oui, mon fils, avec un bon cœur, il faut encore de la générosité et quelques attentions pour plaire continuellement à ceux qui nous voient tous les jours.

ARMAND.

Il vous surprend bien agréablement ; cependant il ne doit pas vous faire oublier tout-à-fait son aîné, ce pauvre Félix.

Madame DERVAL.

Vous savez que sa mort....

ARMAND.

Je sais que votre dernier mari vous en donna la nouvelle ; mais était-elle bien certaine ? Moi, je n'y ai jamais cru.

Madame DERVAL.

M. Derval la tenait de bonne part : mais soyez tranquille ; s'il reparaisait jamais, son retour ne ferait aucun tort à votre fille et à mon fils. Mais laissons cette conversation ; devant Monsieur elle est très-déplacée.

ARMAND.

Pourquoi donc ? Monsieur est notre ami, et je suis sûr qu'il y prend intérêt.

RAYMON, *avec chaleur.*

Ah ! sans doute.... ; mais je vous jure que c'est uniquement le bonheur de Madame qui m'intéresse. Je vois qu'il est fixé sur un seul objet.

Madame DERVAL, *donnant la main à Henriette.*

Vous pouvez dire sur deux. Oui, mon frère, en passant le contrat de mariage de nos enfans, je compte leur assurer tout mon bien.

ARMAND.

Impossible ! Si Félix revenait ?

ERNEST.

Ne nous opposons pas aux volontés de ma mère.

ARMAND, *d'un ton sévère.*

Ernest... , je n'aime pas à te voir si prêt à profiter de la dépouille de Félix. Au reste, nous reviendrons sur ce sujet qui m'intéresse fort, je vous en avertis.

Madame DERVAL.

De grâce, ne parlons plus de ce Félix.

ARMAND.

A votre place, j'aimerais mieux compter sur deux que sur un.

RAYMON, *bas à Armand.*

Injuste et cruelle prévention !

ARMAND, *bas à Raymon.*

Nous l'en ferons revenir. (*On entend la cloche du déjeuner.*)

BASTIEN, *qui travaille au jardin.*

V'la l'déjeuné, v'la la cloche du déjeuné !....

ARMAND.

Tant mieux. Allons, mes amis...

AIR : *Le premier pas.*

A déjeuné,

L'appétit fait merveille,

Lorsque des siens on est environné ;

On a banni les soucis de la veille,

Au fond du cœur la gaité se réveille ;

A déjeuné. (*Bis.*)

(*Ils s'en vont en répétant ce dernier vers.*)

SCÈNE IX.

BASTIEN , seul , sautant , et mordant dans une pomme.

A déjeûné ,
 Parlarira dondaine...
 A déjeûné ,
 Parlarira dondé....

Morguenne ! j'en suis toujours pour ce que j'en ai dit ;
 le Sculpteur est amoureux de madame Derval... Oui ,
 c'te jolie pièce d'or qu'i ma donnée... c'te belle bague à
 mademoiselle Justine.... ç'beau *chat* qui vaut soixante
 louis.... à c'qu'ils disent tous.... Oh ! c'est sûr que v'la un
 mariage qui se mitonne.... Mais d'abord , v'la M. Ernest
 qui va épouser mademoiselle Henriette ; la noce se fera
 ici. Jarni ! comme j'vas danser avec mademoiselle Jus-
 tine ! en attendant mieux.

AIR : *A faire.*

A la noce qu'on doit faire ,
 Comme j'vas me divertir !
 Je m'y prépare , et j'espère
 Danser à n'en pu finir.
 Rien qu'd'y penser , ça fait plaisir.
 Moi , qui suis fou sur la danse ,
 J'y crois être , quand j'y pense ;
 Je m'vois à la contre-anse....

(*Il fait toutes les figures que les paroles indiquent*).

En avant , chassez , déchassez....
 Dos à dos , passez , repassez....
 A vos dames , balancez....
 C'est cela....

Tra la ,
 Faut-il walsen , je n'craîns personne.

(*Il walse.*)

Tra la ,
 Chacun m'admire et l'on s'étonne ;
 Comme i va bien ,
 Ce p'tit Bastien !
 Toujours en l'air ,
 C'est un éclair....

A la noce qu'on doit faire , etc.

SCÈNE X.

BASTIEN, JUSTINE, *ensuite* HENRIETTE.

JUSTINE.

Eh bien ! que fais-tu là ?

BASTIEN.

Pardine, j'm'exerce pour la fête d'Madame. On dansera, n'est-ce pas ?

JUSTINE.

Je n'en sais rien.

BASTIEN.

Oh ! c'est sûr qu'on dansera ; j'amènerai les Ménétriers.

HENRIETTE, *arrivant.*

Laisse-nous, Bastien.

JUSTINE.

Allons, va-t'en.

BASTIEN.

On s'en va, Mam'selle ; on obéit... ; en avant les Dames, chassez les Messieurs.

(*Il s'en va, toujours dansant.*)

SCÈNE XI.

HENRIETTE, JUSTINE.

HENRIETTE.

Je te cherchais, Justine.

JUSTINE.

Et moi aussi, je vous cherchais ; je viens de faire une découverte.

HENRIETTE.

Moi, j'ai à t'annoncer une nouvelle bien fâcheuse.

JUSTINE.

Tant pis, vraiment ; mettez-moi vite au fait. Ce que je vous apprendrai ensuite sera peut-être une petite consolation.

HENRIETTE.

A peine avait-on fini le déjeuner, que ma tante a passé

chez elle avec mon papa , en me disant tout bas que mon mariage allait être arrêté définitivement , et que le contrat serait signé ce soir même.

JUSTINE.

Sitôt ?

HENRIETTE.

Conçois-tu mon malheur !

JUSTINE, *lui montrant une lettre.*

Je tiens peut-être ce qui peut vous le faire éviter.

HENRIETTE.

Quel est ce papier ?

JUSTINE.

Une lettre que je viens de trouver près de l'appartement de M. Ernest , et qui sûrement est tombée de sa poche : c'est celle que je lui ai remise hier en arrivant.

HENRIETTE.

Il fallait la lui rendre.

JUSTINE.

Je l'ai trouvée toute décachetée , et je me suis permis de la lire.

HENRIETTE.

Mais cela n'est pas bien... Que dit donc cette lettre ?

JUSTINE.

Ecoutez : (*Elle lit*). « Je te prévins , mon ami , que » l'échéance de ta lettre de change est passée. On s'est » présenté au jour nommé ; mais comme tu ne m'avais » pas envoyé d'argent , ainsi que tu me l'avais promis , » il m'a été impossible de la payer ; j'ai vainement prié , » supplié pour obtenir quelques jours de répit ; ton vieux » cerbère n'a voulu entendre à rien , et j'apprends qu'il » te poursuit impitoyablement ; je n'ai pas voulu lui in- » diquer le lieu que tu habites , mais ces vilains créanciers » devinent tout. Ainsi , mon cher Ernest , ne perds pas un » instant pour te procurer des fonds. Est-ce que le beau- » père n'en finit pas ? Dépêche-toi donc de contracter et » de toucher la dot. »

Vous sentez quel parti on peut tirer de cette découverte.

HENRIETTE.

Non, Justine.

JUSTINE.

Comment !

HENRIETTE.

AIR : *Vaudeville de l'Opéra comique.*

La lettre contient un secret,
 Vous n'auriez pas dû me la lire.

JUSTINE.

Peut-être : mais le mal est fait ;
 Il n'est plus temps de s'en dédire.
 Pour faire chacun son emploi,
 Dans cette conduite un peu lente,
 Chargez-vous du scrupule, et moi,
 Je me charge du reste.

HENRIETTE.

Non, non, j'aime mieux parler à mon père.

JUSTINE.

C'est le conseil que je vous avais donné ; mais vous avez craint de l'irriter, vous avez gardé le silence ; il doit croire que votre cœur n'est sensible que pour monsieur Ernest qu'il vous destine, et cela est tout naturel.

HENRIETTE.

Où, Justine, j'ai eu tort ; mais je veux tout réparer.

JUSTINE.

Bah !

HENRIETTE.

Oh ! je vaincrai ma timidité ; va promptement trouver mon père, et tâche qu'il m'accorde un entretien, le plutôt possible.

JUSTINE.

J'y vais ; (*à part en s'en allant*), et par la même occasion, je ne manquerai pas de lui montrer cette lettre.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

HENRIETTE, seule.

Oui, sans doute, je suis décidée.

AIR : *Sous légers, parvenez en France. (Les deux n'en font qu'un.)*

D'un hymen dont je crains la chaîne,
 Essayons de nous affranchir ;
 Mon père est bon ; s'il voit ma peine,
 Son cœur se laissera fléchir.

De son amour, de sa tendresse,
 Je reçois des preuves sans cesse ;
 Il estime Raymon, et son sort l'intéresse ;
 A la fortune il doit préférer le savoir.
 Il voudra mon bonheur, j'en conçois l'espérance,
 Et je reprends courage avec cet assurance.
 Heureux espoir !

D'un hymen dont je crains la chaîne,
 Essayons de nous affranchir ;
 Mon père est bon, s'il voit ma peine,
 Son cœur se laissera fléchir :
 Plus de contrainte, plus de gêne ;
 Mon père ici verra ma peine ;
 J'emploierai tout pour le fléchir.

SCÈNE XIII.

HENRIETTE, RAYMON.

RAYMON, *arrivant vivement.*

Je viens, mademoiselle, de rencontrer Justine, qui m'a fait part d'une lettre trouvée.....

HENRIETTE.

Justine est bien indiscrette.

RAYMON.

J'ai aussi vu rôder un homme noir, et d'assez mauvaise mine, qui a tout l'air d'un huissier. Si l'on venait arrêter M. Ernest !

HENRIETTE.

Arrêter !

RAYMON.

J'en serais désolé. Cet événement causerait bien du chagrin à sa mère.

HENRIETTE.

Je le conçois ; le jour de sa fête !

RAYMON, *avec chaleur.*

Il faut que la nature, l'amour et l'amitié s'entendent,

pour que la fête de madame Derval soit le plus beau jour de sa vie.

HENRIETTE.

Vous parlez comme son fils devrait agir.

RAYMON.

Il est vrai qu'elle l'aime avec une tendresse...

HENRIETTE.

Comme on aime un fils unique.

RAYMON, à part.

Un fils unique!

HENRIETTE.

Mais, M. Raymon, vous n'avez pas aujourd'hui votre gaieté accoutumée.

RAYMON.

On n'est pas toujours disposé à la joie.

HENRIETTE.

Vous ne devez pas avoir de sujet de chagrin.

RAYMON.

Vous croyez ?

HENRIETTE.

L'estime et l'amitié de toutes les personnes qui vous connaissent, un talent qui doit vous assurer les suffrages de tous les connaisseurs et les succès les plus brillans, je ne vois là que des sujets de satisfaction.

RAYMON.

AIR : *De M. Doche.*

De quelques succès glorieux
Je puis concevoir l'espérance ;
Mais en essai-je l'assurance,
Je n'en serais pas plus heureux.
Avec un cœur sensible et tendre,
En silence, en secret, j'aime un objet charmant ;
Sans nul espoir, jugez de mon tourment ;
J'entrais le bonheur et ne puis y prétendre.

HENRIETTE.

Même air.

Ah ! je conçois votre chagrin,
Raymon, je l'éprouve moi-même ;
N'être pas à l'objet qu'on aime
Est sans doute un triste destin :

Pourtant à ce sort déplorable,
On peut, avec le temps, se résigner hélas !
Mais à penser celui qu'on n'aime pas,
C'est de tous les malheurs le plus insupportable.

RAYMON.

Qu'entends-je ? eh quoi ! mademoiselle, l'hymen qui
prépare....

HENRIETTE.

Allez, allez, M. Raymon, je suis plus à plaindre que
vous.

RAYMON.

L'époux qu'on vous destine n'est pas le choix de votre
cœur ?

HENRIETTE.

Non, assurément !

RAYMON.

Mais, comment se fait-il?... votre père est si bon !...
il a tant d'amitié pour sa fille chérie !

HENRIETTE.

Oui, et cette amitié, dont il m'a donné tant de preuves,
je vais l'implorer aujourd'hui. Il ne se doute pas de ma
répugnance pour ce mariage, répugnance qui n'a fait
que s'accroître depuis quelque temps.

RAYMON.

Depuis quelque temps ; dites-vous?... de grâce, daignez
nous expliquer.

HENRIETTE, avec timidité.

Ce que je pourrais dire.....

RAYMON.

Achievez... achetez, je vous en conjure !

HENRIETTE.

Un aveu de plus ne changerait rien à notre situation.

RAYMON.

Charmante Henriette !

AIR : *Quel retour prospère. (Dugai Trouin.)*

Eh quoi ! ma tendresse
Touche votre cœur !
Quelle douce ivresse !
Moment enchanteur !

(Il tombe aux genoux d'Henriette.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST, surpris, et s'arrêtant.

Que vois-je ?

HENRIETTE, effrayée.

On vient !

RAYMON, tirant des tablettes.

Rassurez-vous.

(sans se déranger il dessine sur son genou.)

Suite de l'air.

Conservez bien l'attitude
Dont il faut saisir le trait.
Je prête de faire une étude
De cet ensemble parfait.
Je prétends, etc.

ERNEST, à Henriette.

Ensemble. { Conservez cette attitude,
Elle fait un bon effet.

HENRIETTE, à part.

{ Quelle est mon inquiétude,
De rester j'ai bien mal fait.

RAYMON, à Henriette, toujours dessinant.

Soyez patiente,

(A Ernest.)

Ne dérangez rien...
La pose est charmante,
Saisissons-la bien.

Saisissons-la bien.

Ensemble. { ERNEST.
Quel rôle est le mien ?

HENRIETTE.

{ Quel trouble est le mien !

ERNEST.

Courage, M. Raymon, ne vous dérangez pas.

RAYMON, se levant.

J'ai fini, Monsieur.

ERNEST.

Oui ?

RAYMON.

Cette légère esquisse me suffira pour préparer le portrait de mademoiselle.

ERNEST.

Ah! c'était pour son portrait que...

RAYMON.

Certainement.

ERNEST.

AIR : *Vaudeville des petits Savoyards.*

Parbleu, vous me la donnez belle!
Pour le portrait qu'il veut tracer,
L'artiste peut bien se passer
D'être aux genoux de son modèle.
Tenez soyons de bonne foi,
Les artistes ont le cœur tendre :
Vous vous croyez un Apelles; mais, moi!
Je ne sais pas un Alexandre,

RAYMON.

Monsieur, j'en suis bien persuadé.

ERNEST, *élevant la voix.*

Ainsi, Monsieur...

RAYMON, *d'un ton ferme.*

Plait-il, Monsieur...

HENRIETTE, *bas.*

Raymon, de la prudence.

ERNEST, *à part.*

Il ne faut pas faire de scène (*se radoucissant*). Vous entendez bien que je n'ai pas envie de prendre cette affaire au tragique; je ne vois dans tout cela qu'une plaisanterie. Mais comme nos parens pourraient prendre la chose au sérieux, il est à-propos qu'ils l'ignorent. Que ceci soit donc entre nous.

RAYMON.

Comme vous voudrez.

ERNEST, *à part.*

Je file doux aujourd'hui : mais une fois marié!...
(*Haut.*) M. Raymon, mon oncle vous attend à la ferme.

RAYMON.

Cela suffit. (*À part.*) Monsieur mon frère n'est pas

très-intéressant ; mais il n'est pas aimé d'Henriette, et cela me raccommode avec lui.

(Il sort.)

SCÈNE X V.

HENRIETTE, ERNEST.

HENRIETTE, *voulant se retirer.*

Allons tâcher de parler à mon père...

ERNEST, *l'arrêtant.*

Restez donc, Mademoiselle..... D'après ce qui vient d'arriver et la manière dont je me suis conduit, vous pouvez juger de mon caractère. J'ai des mœurs sociales, et tel vous m'avez vu, tel je serai toujours.

AIR : *Je n'ai pas une âme méchante.*

Je défie à l'humeur jalouse
De m'agiter un seul moment.
Sur la vertu de mon épouse
Je veux compter aveuglément.
Dans cette paisible habitude,
Si, par malheur, je suis déçu ;
Tout au moins je n'aurai pas eu
Le tourment de l'inquiétude.

HENRIETTE.

Je vous félicite, Monsieur, d'une si belle sécurité ; mais j'espère que ce ne sera pas avec moi que vous aurez à en faire usage.

(Elle sort.)

SCÈNE X VI.

ERNEST, *seul.*

Elle est piquée, elle a de l'humeur... et c'est juste ; elle a tort. Mais il est temps que cet hymen s'achève. La dot de cent mille francs viendra fort à-propos pour effectuer mon cautionnement, et acquitter plusieurs dettes inconnues à ma mère, et surtout la diable de lettre de change de deux mille écus. Ce que Victor me demande à ce sujet, me donne de l'inquiétude, et beaucoup. S.

le cher oncle venait à savoir.... Eh bien! quoi? Que je fais des dettes? eh! quel est le jeune homme aimable et un peu répandu qui n'en fait pas?

AIR : *Grâce au destin je vais revoir la France.*

Jusqu'à vingt ans, joyeux célibataire,
Ne faut-il pas avoir des créanciers?
Quand ces messieurs se mettent en colère
On a recours aux usuriers :
Puis un beau jour on rencontre un bon homme,
Qui de sa fille vous fait don ;
Elle a pour dot une très-forte somme,
Et ça nous met à la raison.

Ma foi le mariage est une invention charmante.

SCÈNE XVII.

ERNEST, Madame DERVAL.

Madame DERVAL.

Il faut, mon fils, que je vous fasse part de la conversation que je viens d'avoir avec votre oncle.

ERNEST.

J'espère que vous l'avez décidé à régler les articles de mon contrat, de la manière dont nous étions convenus, vous et moi.

Madame DERVAL.

Votre contrat sera signé ce soir : mais mon beau-frère n'a point voulu consentir au don que je devais vous faire de tout mon bien.

ERNEST, avec surprise.

Ah! bah!

Madame DERVAL.

Il exige, au contraire, que la moitié reste en mes mains pour retourner à votre frère, dans le cas où il reparaitrait.

ERNEST.

J'en demande bien pardon au cher oncle ; mais voilà une prévoyance très-ridicule. Ce Félix, qui l'intéresse si vivement, est mort il y a bien des années. Mon père vous l'assura dans le temps, et il ne vous est plus permis d'en douter.

Madame DERVAL.

AIR : *Cacher la femme sous les roses.*

Je n'ai pas la preuve certaine
Que ton frère n'existe plus ;
Et pour ne pas en être en peine ,
Tous mes efforts sont superflus.
En vain je veux m'en faire accroire ;
Sur ce souvenir de douleur ;
En le chassant de ma mémoire ,
Je le retrouve dans mon cœur.

ERNEST.

C'est bien, ma mère, c'est très-bien. Cette touchante sensibilité honore votre belle âme, mais soyez sans inquiétude. On n'a pas été deux ans dans le notariat, sans connaître les affaires et sans savoir les lois.

AIR : *En acceptant de préférence.*

Le bien que vous avez, ma mère,
Est le fruit d'un second hymen ;
Il n'en revient rien à mon frère ;
Tout est à moi sans examen.
Or, je ne crains pas qu'il revienne :
Mais, s'il passait aujourd'hui,
Ainsi que la coutume ancienne,
Le nouveau code est contre lui.

Madame DERVAL.

Je le crois bien : mais vous devez vous livrer à des sentimens plus nobles, plus généreux : Félix est votre frère, et...

ERNEST.

Soyez tranquille : une pension honnête et... plus qu'alimentaire...

Madame DERVAL, à part.

Qu'entends-je ! me serais-je trompé sur le cœur de mon fils ?

ERNEST, à part.

J'espère bien n'entendre jamais parler de monsieur Félix.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ARMAND.

ARMAND.

Il y a là un homme qui demande M. Ernest, et cet homme est un huissier.

ERNEST et Mad. DERVAL

Un huissier !

ARMAND.

Porteur d'un certain papier...

ERNEST.

Qui concerne l'étude, sans doute ?

ARMAND.

Non. Il s'agit d'une lettre de change : j'en étais prévenu.

ERNEST, à part.

O ciel !

Madame DERVAL.

Une lettre de change ?

ARMAND.

Souscrite par mondit sieur Ernest, et dont l'échéance passée....

ERNEST.

Je sais ce que c'est. Je vais arranger cela. (*A part.*)
Tâchons d'obtenir un délai.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

MADAME DERVAL, ARMAND.

ARMAND, à part.

Ah ! ah ! Tu comptais sur la dot de ma fille pour payer tes dettes.

Madame DERVAL.

Une lettre de change !

ARMAND.

Eh bien, ma sœur, voilà donc ce fils dont vous me vantiez l'ordre et l'économie.

Madame DERVAL.

Je n'en reviens pas.

ARMAND.

Vous concerez bien que son mariage avec ma fille est au moins retardé!

Madame DERVAL.

La somme est-elle forte?

ARMAND.

Six mille francs.

Madame DERVAL.

Six mille francs!

ARMAND.

Il y a prise de corps.

Madame DERVAL.

O ciel! je n'ai pas cette somme en ce moment: mais je vais....

ARMAND.

Arrêtez, ma sœur.

Madame DERVAL.

Mais je ne souffrirai pas....

ARMAND.

Restez, vous dis-je, ou je romps avec vous.

Madame DERVAL.

Quoi! vous voulez que je laisse arrêter mon fils!

ARMAND.

Oui.

AIR: *Ah! comme les hommes prennent feu.*

Ernest a besoin d'une leçon,
Et vous voyez qu'il la mérite.
Qu'il soit puni de son inconvénient,
Par quelques jours de prison.

Madame DERVAL.

Mon frère....

ARMAND.

Vous avez, ma sœur,
Trop de douceur.

Madame DERVAL.

Et vous trop d'humeur,
Trop de rigueur.

ARMAND.

On fait son malheur,
Par la douceur.

Madame DERVAL.

Par la rigueur.

Madame DERVAL.

Ernest a besoin d'une leçon,
Et je conviens qu'il la mérite :
Mais que pour la peur il en soit quitte ;
Épargnons-lui la prison.

Ensemble.

ARMAND.

Ernest a besoin d'une leçon,
Et vous voyez qu'il la mérite :
Qu'il soit puni de son inconduite,
Par quelques jours de prison.

SCÈNE XX.

LES MÊMES UN HUISSIER.

L'HUISSIER.

Suite de l'air.

Ah! monsieur, l'intéressant jeune homme,
Et de lui combien je suis content :
Il avait toute prête la somme.

ARMAND.

Hem? plaît-il ?

L'HUISSIER.

Il a payé comptant.

ARMAND et Madame DERVAL.

Comptant ?

L'HUISSIER.

Comptant.

Madame DERVAL.

Sans avoir recours à ses parens,
Lui-même il s'est tiré d'affaire,
Quel reproche ici peut-on lui faire ?
Il remplit ses engagements.

ARMAND.

Doucement, ma sœur, ne précipitons rien : ceci demande un peu de réflexion.

MADAME DERVAL.

Mais mon frère....

ARMAND.

Sans avoir recours à ses parents,
Quoiqu'il se soit tiré d'affaire,
Je n'aime pas qu'un clerc de notaire,
Ait de pareils engagements.

(Madame Derval sort.)

SCÈNE XXI.

ARMAND, L'HUISSIER.

ARMAND.

Ainsi, M. l'Huissier, vous êtes payé ?

L'HUISSIER.

Oui Monsieur.

ARMAND.

C'est-à-dire, qu'on vous a demandé du temps, et que par complaisance, par bonté....

L'HUISSIER.

Monsieur, je n'ai ni bonté ; ni complaisance. Je suis Huissier, exploitant dans tout le département de la Seine, et mon devoir me défend de transiger avec un débiteur.

ARMAND.

Quoi ! vous avez touché les six mille francs ?

L'HUISSIER.

En bons billets de banque que voici.

(Il les lui montre.)

ARMAND, examinant les billets.

Oui, ma foi... et c'est le fils de madame Derval....

L'HUISSIER.

Certainement... et tenez, je l'aperçois là-bas qui vient de ce côté. Lui même il va vous dire.

ARMAND, regardant au loin.

Raymon... je m'en doutais... c'est bon. Laissez-nous, mon cher, et retirez-vous par ici.

(Il le conduit du côté opposé à l'entrée de Raymon.)

L'HUISSIER.

Monsieur, je vous présente mes très-humbles devoirs.
Si quelqu'un vous doit de l'argent, je me recommande
à vous. On me nomme Durocher.

ARMAND.

Je m'en souviendrai.

L'HUISSIER.

AIR : *J'apprends encore à vendanger.*

Du débiteur je suis l'effroi ;
Informez-vous de moi ;
J'exerce mon emploi d'huisier
Depuis quatre-vingt-onze,
Et j'ai le cœur d'acier
Avec l'âme de bronze.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

ARMAND, RAYMON *survenant.*

ARMAND.

Honnête et bon garçon ! payer la dette de son frère,
de son rival ; car tout m'annonce qu'il aime secrètement
ma fille, et je soupçonne qu'il en est aimé... Le voici...
Voyons, s'il se trahira. (*A Raymon, qui entre l'air
pensif et soucieux.*) Eh bien, mou cher Raymon,
voilà un beau jour pour toi ; l'anniversaire de ta nais-
sance, la fête de ta mère chérie, près de te jeter dans
ses bras et d'en être reconnu.

RAYMON.

Ah ! pourquoi ne l'ai-je pas été plus tôt !

ARMAND.

Tu le seras, aujourd'hui, au moment de la signature
du contrat de mariage de ma fille, comme je te l'ai
promis. Je veux que tes intérêts y soient ménagés et
que.....

RAYMON.

Quoi ! Monsieur, c'est aujourd'hui ?

ARMAND.

Ce soir ; j'y suis décidé. Ça te fait bien plaisir, n'est-ce pas ? Oh ! oui, je vois à ton air satisfait... Mais félicite-moi donc....

RAYMON.

Puisse-t-elle être aussi heureuse qu'elle le mérite !

ARMAND.

Je l'espère ; et cependant je crains qu'elle n'ait pas un goût très-vif pour le futur.

RAYMON, *vivement.*

Vous en seriez-vous aperçu ?

ARMAND.

Si son cœur était prévenu pour un autre ?

RAYMON.

Vous le sauriez.

ARMAND.

Je devrais le savoir, au moins.

RAYMON, *à part.*

Sa fille n'a pas encore parlé !

ARMAND, *à part.*

Ah ! tu dissimules aussi... Je les punirai tous deux.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE, *accourant, à part.*

Voilà mon père, il faut parler. (*Haut.*)

AIR : *La loterie est la chance.*

Mon père, daignez m'entendre,
Sans trop de sévérité :
A mes vœux daignez vous rendre,
J'implore votre bonté.

RAYMON, *voulant s'en aller.*

Mon ami, je me retire.

ARMAND.

Non, mon cher, tu peux rester ;
Je sais ce qu'elle va dire,
Et ne veux rien écouter.

HENRIETTE.

Mon père, daignez m'entendre,
Sans trop de sévérité;
A mes vœux daignez vous rendre,
J'implore votre bonté.

RAYMON.

Ensemble. Mon ami, daignez l'entendre,
Sans trop de sévérité;
A ses vœux daignez vous rendre,
Elle implore votre bonté.

ARMAND.

Non, je ne veux rien entendre,
Mon projet est arrêté;
A mes lois-il faut se rendre,
Et faire ma volonté.

HENRIETTE.

Mon père, voulez-vous causer le malheur de ma vie ?

ARMAND.

Bah! bah!

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, MADAME DERVAL, ERNEST.

MADAME DERVAL.

Le notaire est arrivé; j'espère, mon frère, que le bonheur de nos enfans ne sera plus différé.

ARMAND.

Non, ma sœur.

HENRIETTE, à part.

Malheureuse!

RAYMON, à part.

Aura-t-elle le courage de résister!

ERNEST, à part.

Ma lettre de change payée! c'est un tour du cher oncle, qui ne voulait que me faire peur. Il est charmant.

(On entend le son des instrumens.)

ARMAND.

Ah! ah! des violons.

SCÈNE XXV, ET DERNIÈRE.

LES MÈRES, BASTIEN, JUSTINE, LA MÈRE
SIMONE, LE MAIRE DU VILLAGE, PAYSANS
ET PAYSANNES.

BASTIEN, *précédant tout le monde, et accourant.*

N'ayez pas peur; c'est moi, me v'là, v'là ma bonne
mère, les ménétriers, tout l'village et monsieur le Maire
à la tête.

CHOEUR DE VILLAGEOIS.

AIR : *Ah ! quel plaisir j'allons avoir.*

D'un cœur sincère
Offrons nos vœux
A celui qui fait tant d'honreux.
Félicitons sa bonne mère
D'avoir un fils si généreux.

LE MAIRE, *à madame Derval.*

Madame, en ces heureux instans,
Organe de tout le village,
Je vous offre des liabitans,
Les remerciemens et l'hommage.

MADAME DERVAL.

Les remerciemens.

LE MAIRE, *à Ernest.*
J'ai répandu tous vos bienfaits.

ERNEST.

Plait-il, Monsieur ?

LE MAIRE.

Ces bonnes gens sont dans l'ivresse,
Voyez dans leurs yeux satisfaits
Et le bonheur et l'allégresse.
Tous enchantés,
De vos bontés,
Vous béniront sans cesse.

ERNEST, *embarrassé.*

Monsieur.....

CHOEUR.

D'un cœur sincère, etc.

LE MAIRE.

De grâce, ne vous refusez pas à leur reconnaissance..

Madame DERVAL.

Leur reconnaissance...

LE MAIRE, *montrant Ernest.*

Monsieur m'a envoyé cinquante écus, pour être distribués aux plus pauvres habitans du village.

Madame DERVAL.

Mon fils a donné....

JUSTINE.

Je ne lui croyais pas même le talent de promettre.

BASTIEN.

C'est vrai qu'i disions tous que vous étiez... (*Il lui parle à l'oreille.*)

ERNEST.

Insolent...

BASTIEN.

C'n'est pas moi qui dit ça et i'savient tort puisque vous v'nez d' faire une pension d' cent francs à ma bonne mère.

Madame DERVAL.

En vérité!

RAYMON.

Votre fils veut que tout le monde se réjouisse dans le pays, le jour de votre fête,

ERNEST, *à part.*

Je ne sais où j'en suis.

ARMAND, *à part, observant Raymon, et voyant l'embarras d'Ernest.*

Je le crois.

Madame DERVAL.

Eh bien, mon frère ?

ARMAND.

Ma foi, ma sœur, tant de générosité me charme, mais ne me surprend pas. J'avais jugé le cœur de votre fils: il en sera récompensé. Ma fille, c'est à toi d'acquitter la dette de ces bonnes gens, en rendant heureux leur bienfaiteur.

HENRIETTE.

Écoutez-moi, mon père.

ARMAND, *lui prenant la main.*

Mes amis, j'ai promis d'unir Henriette au fils de Madame, et je tiens ma parole avec d'autant plus de plaisir que tout ici m'annonce la bonté de son cœur; ainsi donc, je donne ma fille, avec cent mille francs.

ERNEST, *à part.*

Cent mille francs !

HENRIETTE.

Mon père !

ARMAND.

Silence... je la marie à mon neveu... Félix Armand.

ERNEST, *madame DERVAL.*

Armand !

RAYMON' *et HENRIETTE.*

Qu'entends-je !

BASTIEN.

Tiens ! c'est mon frère de lait qui est r'venu !

ARMAND, *montrant Raymon qu'il presse dans ses bras.*

Oui, lui seul est l'auteur de tous les bienfaits dont monsieur ne craint pas de recevoir les complimens.

RAYMON, *à madame Derval.*

Ah ! daignez reconnaître votre fils, à sa tendresse, à son respect.

(*Il tombe à ses pieds.*)

MADAME DERVAL.

Viens dans mes bras, mon cher Félix.

RAYMON, *embrassant mad. Derval avec transport.*

Oui, je reprends mon nom de Félix : j'ai retrouvé le cœur de ma mère.

BASTIEN, *à madame Derval.*

C'est lui qui vous a fait présent de ces fleurs.

JUSTINE.

De ce beau schals.

ARMAND.

Qui a empêché son frère d'aller en prison.

ERNEST, à Félix.

Quoi! c'est vous....

LA MÈRE SIMONE.

Je te r'vois donc, mon p'tit Félix.

FÉLIX.

Ma bonne nourrice!

BASTIEN, à Félix.

Mon frère de lait.... voulez-vous m'embrasser

FÉLIX, l'embrassant.

Oui, mon ami.

BASTIEN.

Jarni! que j'ais donc content que c'est vous qui se marie.

FÉLIX.

Mes amis, soyez tous heureux de mon bonheur.

HENRIETTE, avec la plus douce joie.

Ah! mon père! que d'aimables surprises?

ARMAND.

J'ai prolongé ton inquiétude et la sienne (montrant Félix), pour punir l'un et l'autre d'avoir manqué de confiance envers moi.

ERNEST, à Félix.

Mon frère, vous épousez l'aimable Henriette, et je ne saurais m'en plaindre; vous la méritez mieux que moi.

ARMAND.

C'est vrai.

Madame DERVAL.

Mais comment se fait-il?...

ARMAND.

Nous vous expliquerons tout cela, ma sœur.

VAUDEVILLE.

Air : *Nos deux danseurs, à nos faveurs.* (Sultan
du Havre.)

Allons, de cet heureux retour,
Que la fête
S'apprête,
Et qu'on célèbre tour-à-tour
La nature et l'amour.

TOUS.

Allons, etc.

FÉLIX.

Le destin me rend enfin ma mère,
Je reprends ma place dans son cœur ;
Un ami devient mon second père,
Et sa fille assure mon bonheur.

TOUS.

Allons, etc.

ARMAND.

Cher Félix, honneur de ta famille,
Tu deviens mon espoir le plus doux ;
Tu seras le bonheur de ma fille :
Un bon fils est toujours bon époux.

TOUS.

Allons, etc.

ERNEST.

Moi, l'hymen trahit mon espérance,
Mon amour est payé de rigueur :
Mais le sort me donne en récompense,
Un beau-frère, une charmante sœur.

TOUS.

Allons, etc.

Madame DERVAL, à Félix.

Ah ! combien ta tendresse m'est chère !
Tu finis mes regrets, mes ennuis,
Prends, Ernest, exemple sur ton frère ;
Que je sois fier de mes deux fils.

TOUS.

Allons, etc.

BASTIEN.

Moi, j'vas mettre en train tous ces bons drilles ;
Pveux, j'arai m'amuser comme au roi ;

(48)

Je ferai danser toutes les filles ;
Les violons s'roht ben pu tôt les qu'moi.

TOUS.

Allons ; etc.

HENRIETTE, *au Public.*

C'est ici le moment de la crise,
De l'auteur, toujours si redouté :
Mais pour lui quelle aimable surprise,
Quand il trouve indulgence et bonté !
Fermez les yeux sur ses défauts,
Et de peur de méprise,
Joignez à nos concerts nouveaux,
Quelques légers bravos.

TOUS.

Fermez les yeux, etc.

20 JY 63

FIN.